

HUGO
MEUNIER

STANKÉ

LES MÉCHANTS
MEURENT
TOUJOURS
À LA FIN



HUGO MEUNIER

**LES MÉCHANTS
MEURENT
TOUJOURS
À LA FIN**

STANKÉ



Rapidement après les rumeurs, tout est devenu concret avec la fermeture des aéroports. Pratiquement tous les aéroports, après l'écrasement de centaines d'appareils simultanément, aux quatre coins du globe. Cette mesure d'urgence a vite dégénéré en émeutes, qui se sont étendues lorsque les gens ont constaté que, en plus des aéroports, les supermarchés, les écoles et autres secteurs achalandés avaient interrompu leurs activités après la recension des premiers cas. Même la police a drastiquement réduit ses opérations un peu partout sur la planète, en voyant ses troupes décimées par le mystérieux virus.

Et tout ça s'est passé en moins de quarante-huit heures.

L'anarchie bon enfant n'a cependant duré que quelques jours. Le philosophe Alain n'a-t-il pas clamé prophétiquement que « la morale commence là où s'arrête la police » ?

Après l'euphorie passagère de griller quelques feux rouges, braquer un dépanneur et mettre une main au cul sans permission, la délinquance nonchalante s'est tout naturellement résorbée devant une menace plus grande.

S'ensuivirent des élans de bienveillance rendant au genre humain quelques miettes de noblesse, entremêlés à l'incertitude et à l'impuissance circonvoisines.

Pour en saisir la pleine mesure, prenez la solidarité ambiante accompagnant une bordée de neige substantielle, multipliez-la par cent et soustrayez – pour le moment du moins – la débilite d'une émeute devant un présentoir de papier de toilette pendant une pandémie.

Alors que s'amorce une nouvelle épidémie (on nous avait prévenus), il est déjà possible de dégager un dénominateur commun avec l'ancienne, soit le grand spectacle du meilleur et du pire de notre espèce.

Si le bien finit toujours par l'emporter, conformément à la règle, est-il nécessaire de rappeler que l'Homme a fait fort en termes de pire depuis l'invention de la roue ?

Inutile de recenser ici les génocides, guerres, tortures, viols, mutilations, injustices et autres ignominies noircissant le grand *curriculum vitæ* de l'hommerie.

Plus qu'une révolution, Internet aura surtout été un miroir de nos tares collectives, l'intelligentsia artificielle de nos plus sombres faits d'armes. Les bons, sans histoire, s'évanouissent dans le temps, s'estompent au fur et à mesure que s'empilent les faits saillants macabres de la grande encyclopédie virtuelle.

Notre histoire débute lorsque l'épidémie semble sur le point de passer au stade pandémique (les experts ne s'entendent pas encore là-dessus).

Toute la planète semble touchée, sauf peut-être cette tribu coupée du monde, sur l'île indienne de North Sentinel, isolée dans la mer d'Andaman, où un peuple de cent cinquante chasseurs-cueilleurs (leur

nombre est en fait impossible à évaluer) vivent en autarcie depuis des siècles.

Ces autochtones interdisent à quiconque de poser le pied sur leur île, voulant préserver leur monde des horreurs du nôtre.

Un Américain de vingt-six ans, John Chau, en a eu la fatale confirmation en 2018, en se jetant dans une quête absurde ayant pour but leur évangélisation.

« Je m'appelle John. Je vous aime, et Jésus vous aime ! Voilà du poisson ! » aurait hurlé le jeune missionnaire en approchant de l'île à bord d'un bateau, après avoir soudoyé des pêcheurs indiens, avant de se faire cribler de flèches par des autochtones réfractaires à l'amour de Dieu.

Bien que le concept de consentement demeure sans doute abstrait pour les Sentinelles (à nouveau, on le présume), pas le choix de reconnaître que l'idée de se faire enfoncer une bible dans la gorge ne leur plaisait guère.

Le corps de John Chau (fruit de l'union d'une mère de l'Alabama et d'un père d'origine chinoise) a été abandonné sur le rivage pour envoyer un message clair. Les autorités indiennes et américaines n'ont pas eu le choix de respecter ce scénario, jugeant sans doute l'Américain artisan de ses malheurs.

Conformément à ses croyances, sa famille l'a accepté comme un sacrifice courageux à la gloire de Dieu.

Dans toute cette histoire, difficile de faire taire cette petite voix à l'intérieur de nous, celle beuglant les mots « prix Darwin » au porte-voix qui trouve que la pire idiotie de cette mort n'est pas d'avoir voulu apporter

la parole de Jésus, mais plutôt du poisson à une communauté sans doute capable d'en capturer avec des techniques aussi artisanales qu'éprouvées depuis la nuit des temps.

En entrevue à l'époque, le directeur d'un organisme spécialisé dans l'étude et la préservation des peuples primitifs, Stephen Corry, justifiait le violent accueil des Sentinelles et leur volonté de demeurer coupés du monde par la peur de contracter des maladies, après des siècles à ne pas s'immuniser contre une horde de pathologies. « Le risque d'épidémie mortelle de maladies extérieures est bien réel et augmente à chaque contact », avait indiqué cet épidémiologiste réputé, jugeant convenable d'abandonner aux oiseaux de proie le corps du missionnaire, pour protéger les Sentinelles.

Si ce peuple aborigène fait l'objet d'un aussi long préambule, c'est que c'est là – en dépit des risques – qu'Adam irait trouver refuge avec sa famille, si les choses devenaient hors de contrôle et s'il trouvait un moyen de s'y rendre surtout, considérant la fermeture des aéroports.

Et c'est précisément ce qui est en train de se produire. C'est même devenu un problème bien tangible pour Adam, un Canadien coincé à Berlin et pris de vertige à l'idée de ne pas pouvoir rejoindre les siens pour – tout porte à le croire – vivre la fin du monde tel qu'on le connaît. Devant l'imminence de la mort, l'ultime luxe n'est-il pas de la subir avec les gens qu'on aime ?

La quarantaine bourgeoise et la dégainie insolente des privilégiés, Adam constate qu'en période de crise, rien d'autre n'importe.

Il s'en rend compte en ce moment même, devant l'ambassade du Canada sur Leipziger Platz, en agitant frénétiquement un passeport canadien dans une cacophonie brouillonne devant la grille verrouillée. On murmure que d'ultimes vols consulaires pourraient être offerts pour réunir des familles d'expatriés. Un dernier recours auquel s'accroche Adam, à l'instar de la cinquantaine de ressortissants brandissant le passeport de l'unifolié au nez de gardiens indifférents, de l'autre côté du grillage de fer forgé.

Adam n'est pas le plus agité, plutôt dans la moyenne de la panique ambiante.

La perspective de crever comme ça, entouré d'inconnus, à six mille kilomètres de la maison, lui noue l'estomac.

Pas n'importe quels inconnus en plus, plutôt des Allemands, qui ont fait l'Histoire avec un H majuscule pour leur ingéniosité génocidaire. Un esprit revancharde doté d'un regard extérieur se frotterait les mains en raillant, un brin machiavélique : « Hahaha ! Vous l'avez en pleine gueule, votre solution finale ! *Zu Tode die Menschhei !** »

Le hic, c'est que le regard extérieur n'existe pas dans cette histoire. Tout le monde est dans le même bateau, et ce dernier vient de percuter un iceberg droit devant. Et contrairement à l'insubmersible paquebot, la survie ne dépendrait pas de notre porte-monnaie ni d'une porte flottante capable de donner refuge à au moins une personne, mais bien de notre valeur morale.

* Mort à l'humanité!

Mentionnons qu'aucune théorie n'est encore arrêtée officiellement sur ce qui se passe ni sur les causes de cette nouvelle épidémie.

Lors de celle de la COVID-19, le monde s'est livré à toutes sortes d'hypothèses débilés (soupe aux chauve-souris, pangolin, complot pédo-sataniste, nouvel ordre mondial, escroquerie sanitaire) avant de statuer que la souche du virus provenait sans doute d'un laboratoire, une piste qui avait pourtant été démontée rapidement parce qu'elle émanait des milieux conspirationnistes.

Or, avant de projeter ce roman au bout de vos bras en criant théâtralement « FÉLONIE ! », un peu d'indulgence pour le fait que peu de gens savent encore ce qui se passe, pourquoi les morts s'empilent et pourquoi les gens tombent comme des mouches, sans distinction du rang social, ni de la position géographique, ni de l'âge (sauf pour les enfants, qui semblent jusqu'à maintenant épargnés), ni de la condition médicale.

Mais au-dessus du tumulte, du chaos, de l'impuissance et de la terreur généralisée des premiers jours, une rumeur se répand de plus en plus fort, pour s'étendre aux quatre coins de la planète.

On dit que le mal frappe de manière manichéenne. En clair (et insistons sur le stade théorique), les bons survivent et les méchants meurent, comme ça, s'écroulant comme des sacs de sable, pouf, fin des émissions. Les plus grands spécialistes en caryotypes du monde s'affairent actuellement à isoler les chromosomes et les cellules fraîches des morts, comme ceux des survivants, pour tenter d'y voir plus clair.

Mais le bruit continue de se propager, au point d'en arriver à cette fatalité convenue : le bien triomphe du mal.

« Qu'est-ce que le bien ? Qu'est-ce que le mal ? » êtes-vous en droit de vous demander.

C'est la question que ne se pose pas encore Adam, en agitant désespérément son passeport devant la grille de l'ambassade du Canada à Berlin.

Si ce Montréalais en connaît un rayon sur les Sentinelles d'une petite île perdue au large des côtes indiennes, c'est parce qu'il est présentement dans la capitale teutonne, en marge du Fantasy Filmfest où on l'a invité à titre d'expert dans un long-métrage en lice, portant précisément sur l'histoire de ce jeune missionnaire américain tué par une volée de flèches.

Adam enseigne depuis vingt ans l'étude des Premiers Peuples à l'Université de Montréal. Sa participation au film produit à grands frais par une plateforme américaine avait impressionné tout le monde, à commencer par sa blonde.

« Bon voyage, Indiana Jones, tiens-toi loin des espionnes allemandes ! » avait badiné Laurie en allant le reconduire à l'aéroport, quatre jours auparavant, lorsque le virus était encore réduit à des entrefilets dans les journaux.

Couvert de sueur malgré le froid mordant, appuyé contre la grille de l'ambassade, Adam se sent à des années-lumière de l'aventurier au fouet, mais craint néanmoins de jouer sa dernière croisade. Comme pour le plus célèbre des archéologues, la lutte entre le bien et le mal s'annonce toutefois comme le cœur de l'affaire.

Par chance, les méchants meurent toujours à la fin.
Au cinéma, en tout cas.



Sofia, Bulgarie.

— *Mŭrtvi sa, vsichki sa mŭrtvi!**

Hristo hurle dans les couloirs déserts, où règne une ambiance funèbre. Il y a quelques heures à peine, c'était tout le contraire. Quelque huit mille détenus s'entassaient cacophoniquement dans la prison centrale de Sofia, une des plus vieilles mais aussi une des plus rudes, si l'on en croit sa place au sommet du palmarès des pires bagnes au monde.

Ce centre de détention centenaire abrite également un hôpital psychiatrique, où l'on traite les cas parmi les plus irrécupérables de toute la Bulgarie. Cette improbable cohabitation donne lieu à des scènes d'une violence inouïe. Les mauvais traitements de prisonniers ont maintes fois été rapportés dans les journaux indépendants et les forums militants. La prison tente de prendre un virage moins répressif depuis quelques années, en misant sur la rééducation.

En attendant, l'endroit demeure ce qui se rapproche le plus de l'enfer sur terre.

— *Mŭrtvi sa, vsichki sa mŭrtvi!** répète Hristo, réalisant qu'il est seul.

* Ils sont morts, ils sont tous morts !

Soudain, une voix retentit au loin, féminine, ce qui est rare dans un établissement à haute sécurité pour hommes. Hristo se met en marche vers l'écho lointain, emprunte un couloir, puis débouche dans une cour intérieure exiguë où il s'immobilise en tremblant comme une feuille, le visage livide.

— *Ko ĭ e tuk?** demande Hristo, pris d'une nausée, avant de vomir.

Autour de lui, des dizaines de cadavres de détenus sont étendus, les yeux encore ouverts, comme s'ils avaient tous été fauchés par surprise. Hristo en reconnaît plusieurs, qui profitaient vraisemblablement de leur sortie dans cet enclos à aire ouverte, seul endroit où l'on peut respirer un peu d'air dans cette prison pourrie.

À travers l'amoncellement de corps pâle-mêle, il distingue Nikolai, le passionné d'échecs, David, l'antisocial féru de lecture, et Guéorgui, le cantinier, tous étendus au sol, la gueule ouverte, le visage apeuré. Comme s'ils avaient tous eu la même vision d'horreur avant de mourir en un claquement de doigts.

— *Tuk!*** lance une voix désormais plus proche, en provenance du couloir menant à l'aile psychiatrique.

Hristo ramasse sa casquette, tombée pendant qu'il dégobillait, secoue un peu son uniforme de gardien du revers de la main, par réflexe, puis il repart en direction de la voix. Chemin faisant, il croise quelques confrères, tout aussi inertes. Des camarades qu'il n'appréciait

* Qui est là ?

** Ici !

guère pour la plupart, mais pas au point de souhaiter leur mort. Il y a cet imbécile de Vasil qui tabassait les nouveaux détenus pour le plaisir, Pavel qui tirait les ficelles d'un petit négoce clandestin avec la complicité des chefs de bandes, sans oublier Kiril – le gardien-chef – qui fermait les yeux sur toute corruption lui rapportant le moindre pécule. Eux aussi arborent cet air ahuri à glacer le sang.

— *Dobro osvobožhadavane* *, siffle Hristo entre ses dents.

Au bout d'un long couloir, il tombe nez à nez avec Petrana, infirmière nouvellement embauchée, qu'il a vue une fois ou deux seulement. Il y a presque autant d'employés que de détenus dans cette prison, impossible de connaître tout le monde. La jeune femme, en état de choc, se jette dans les bras de Hristo.

— *Alle sind plötzlich gestorben, alle!*** bredouille-t-elle, presque en convulsion.

Hristo, tout aussi déboussolé, fait de son mieux pour réconforter sa collègue, en la serrant contre lui. Il sent sa poitrine ferme, son parfum, les courbes de son corps qui se moulent au sien. Il sait que le moment ne pourrait pas être plus mal choisi, mais le gardien de vingt-quatre ans n'a à ce jour jamais été aussi intime avec une femme.

Il s'est offert des prostituées, à l'occasion, mais cet échange, stimulé seulement par l'argent, l'empêchait de bander. Cette fois, son érection est sans équivoque,

* Bon débarras.

** Tout le monde est mort subitement, tout le monde !

en dépit du contexte. Petrana la sent aussi, tente de se libérer de l'étreinte du maton, qui résiste. Après avoir été snobé toute sa vie par les filles, montré du doigt et victime des railleries les plus blessantes sur son physique ingrat, Hristo – un mastodonte d'au moins trois cents livres – n'allait pas laisser filer sa seule occasion d'avoir des rapprochements avec une fille sans délier les cordons de la bourse. Il pourra ensuite lui briser la nuque, facilement, comme si c'était un roseau sec. Un cadavre de plus parmi les autres, jamais personne ne saurait.

— *Pusni me, golyama kupchina laina !** s'emporte Petrana, en colère, avant de sombrer dans la peur en apercevant une lueur bizarre dans les yeux du gardien.

Gros tas de merde. Combien de fois on l'a traité ainsi. Pas assez beau pour se taper des filles, pas assez intelligent non plus. Condamné à moisir ici comme gardien de prison, juste parce qu'il a un oncle qui picole chaque semaine avec le chef des constables spéciaux.

Vierge à vingt-quatre ans.

Faisant fi des protestations de Petrana, Hristo maintient une pression ferme et entreprend de promener une de ses immenses paluches sur le corps de l'infirmière, s'attardant sur sa poitrine galbée et ses fesses bombées. La femme se débat, comprenant avec horreur qu'elle devra ajouter un viol à son traumatisme, déjà au paroxysme.

C'est au moment de glisser sa main sous la blouse de l'infirmière que le visage de Hristo devient brusquement

* Lâche-moi, gros tas de merde !

cramoisi, les orbites grandes ouvertes, avant de se figer indéfiniment. Il s'écroule au sol, pendant que Petrana replace sa robe pour déguerpir en pleurant.

Dans son empressement, elle ne remarque pas Anton Vazov, soixante-huit ans, en train de se gratter la tête dans sa cellule. Le silence est revenu après les cris, mais surtout le bruit sourd des corps qui s'écroulent à intervalles réguliers autour de lui et dans les étages au-dessus, rappelant le son d'une averse soudaine sur le capot d'une voiture.

Ce même Anton Vazov qui jure depuis vingt-trois ans avoir été emprisonné à tort pour le complot du meurtre de l'ancien premier ministre socialiste, Andreï Loukanov.



Adam ressent une douleur au bras à force de secouer son passeport devant l'ambassade du Canada. Jamais il n'aurait pensé, en se réveillant dans sa luxueuse chambre d'hôtel payée par la boîte de production, que sa journée prendrait une trajectoire aussi imprévue.

Il avait d'abord pris le bus M1 pour descendre Schönhauser Allee jusqu'à la rue Sredzkistraße, avant de continuer à pied jusqu'à l'île Spreinsel – surnommée l'île aux Musées – pour visiter la cathédrale de Berlin. Son plan était de profiter des quarante-huit heures qui lui restaient avant son vol de retour pour faire du tourisme. Il avait escaladé les deux cent

vingt-huit marches menant à la coupole de l'église protestante datant du XIX^e siècle, pour profiter d'une vue à trois cent soixante degrés et pour admirer les gargouilles recouvertes de vert-de-gris ceinturant l'édifice.

C'est là, du haut de la cathédrale, qu'Adam avait été témoin des premiers symptômes de l'épidémie. Sur la Spree, une navette de croisière bondée de passagers avait dévié de sa trajectoire pour percuter à pleine vitesse un autre bateau à quai. Le Québécois avait cru à un accident, avant de constater que des passagers tombaient sur le pont et à l'eau par grappes, sans même essayer de se débattre ou de nager pour regagner la rive. Des cris avaient ensuite déchiré la ville, insupportables durant de longues minutes, avant de se dissoudre graduellement dans un silence de mort.

Comme on l'apprendra bien assez vite, il ne faut pas s'étonner de voir les dépouilles s'empiler dans un endroit comme Berlin, là où le virus est particulièrement virulent. Un expert provoquera un tollé en avançant même qu'il est inscrit dans le code génétique de ses habitants, justifiant – selon lui – qu'ils soient devenus des spécialistes de la Shoah du jour au lendemain. « La veille, ils travaillaient dans des boulangeries ou des bureaux d'assurance, pour superviser le lendemain le bon roulement des chambres à gaz », affirmera l'expert devant un parterre de pairs réunis d'urgence à Genève, dans un tonnerre de protestations et d'escarmouches digne d'un parlement géorgien.

Pas de doute, Adam doit sortir d'ici au plus vite, terrorisé à l'idée d'être victime par osmose. Et si les rumeurs sur l'origine du virus sont fondées, est-il

lui-même hors de danger ? Il respire encore, ce qui est déjà bon signe. Retourner chez lui demeure la seule chose logique.

Pas une mince affaire, sans les aéroports. Par bateau, il n'y pense même pas, ça lui prendrait des semaines pour atteindre l'Amérique. Non, il n'a pas le choix de se débrouiller, c'est tout ce qui lui reste à faire, se dit-il avec sa valise à roulettes, sa housse de vêtements de festival de cinéma et son sac à dos.

À ce sujet, le film auquel il a collaboré n'a rien remporté la veille, pas même une citation d'honneur. Les réalisateurs, Amanda Mc Baine et son mari, Jesse Mosse, ne donnent plus signe de vie depuis ce matin, ni par texto ni par le téléphone de leur chambre d'hôtel. Comme ils sont de véritables enfoirés, Adam s' imagine bien ce qui s'est passé avec eux, si les premières rumeurs sur l'origine du virus s'avèrent.

Ce voyage à Berlin ne pouvait décidément pas être plus merdique.



Au Québec, la situation est aussi aux antipodes du conte de fées. Bon, elle demeure moins sinistre qu'en Allemagne, puisque la Belle Province, comme chacun le sait, est peuplée de bonnes gens dont la renommée attire comme des mouches avec du miel les Français dégoûtés par leur pays rétrograde, les Ontariens en mal de voluptés et les Américains dissidents. Si le mal

coule dans le sang de certains peuples, une bonhomie sucrée circule comme du sirop d'érable dans les veines du Canadien français moyen. Les dégâts sont encore limités du côté anglophone, sauf plusieurs cas enregistrés en Nouvelle-Écosse et dans certains secteurs ruraux de l'Alberta. Des experts locaux se penchent là-dessus en ce moment même.

Le bilan des morts est certes désastreux, comme partout ailleurs, mais pas au point d'avoir fait dérailler le système. Pas encore. Les nouvelles fraîches qui entrent au compte-gouttes ont cependant de quoi rendre pessimiste. Au compte-gouttes parce que les médias n'échappent pas au carnage. Si la plupart des journalistes vivent toujours, leurs patrons ont pratiquement tous péri (sauf une directrice des arts du *Devoir*, un éditeur de *La Presse*, un chef de pupitre de *The Gazette*, une poignée d'adjoints à la rédaction de Québecor et quelques cadres de Radio-Canada). Les stations de radio ont essuyé les plus lourdes pertes.

Cette chute du quatrième pouvoir complique grandement la transmission d'informations fiables. Privés de leurs gestionnaires, les journalistes ne savent plus où donner de la tête, quelle nouvelle prioriser ou quel titre choisir pour sortir du lot. Dans quelques années, on qualifiera de « futile » la dernière histoire qui faisait les manchettes d'un océan à l'autre avant la prolifération du virus. Un coup de bâton vicieux d'un joueur des Maple Leafs à un des Canadiens – un francophone –, assorti de propos racistes (« *fucking frog* »), avait été élevé au rang de scandale national, et de vives tensions entre les deux solitudes en avaient découlé.

Le psychodrame s'était terminé abruptement, tout comme la couverture médiatique de n'importe quel sujet hormis l'épidémie.

Comment tout bonnement continuer à vivre, aller par exemple à un spectacle d'humour ou au restaurant, à l'heure où les morgues débordent déjà ? De toute manière, les humoristes sont tombés parmi les premiers.

À travers l'horreur, quelques représentants de la caste médiatique s'illustrent cependant par leur héroïsme, leur intégrité ou leur professionnalisme. C'est le cas de Violette Gagnon, jeune journaliste déterminée à faire son travail dans l'adversité.

— Le journalisme de guerre existe depuis les premiers coups de canon. Ce n'est certainement pas un virus ni même la fin du monde qui m'empêcheront de faire mon travail ! lance à qui veut l'entendre cette vingtenaire pugnace, fraîchement embauchée comme stagiaire dès sa sortie de l'école.

Après la mort abrupte de plusieurs reporters d'expérience, on lui a vite offert sa permanence, comme des soldats montés en grade rapidement lorsque leurs troupes essuyaient de lourdes pertes lors de la Première Guerre mondiale. Violette Gagnon n'a même pas le temps de trinquer à cette ascension fulgurante, le boulot à abattre étant colossal. La plupart des bars sont de toute façon fermés.

On la retrouve d'ailleurs en plein direct à la place des Festivals, pour le compte de la chaîne d'information nationale, flanquée du directeur montréalais de la Santé publique.

— Monsieur Desnoyers, la panique commence à gagner l'ensemble de la population, les hôpitaux sont débordés, de même que les morgues. Avez-vous fait un bilan à ce stade-ci de la crise ?

Le directeur, un quinquagénaire coquet avec une moustache finement taillée, fronce les sourcils.

— Il est encore trop tôt pour parler de bilan, mais nos équipes travaillent d'arrache-pied, malgré l'épidémie qui n'épargne pas nos rangs. C'est pour cette raison que nous annonçons dès à présent un code rouge de niveau maximum dans l'ensemble de la ville, en phase avec des mesures similaires prises ailleurs au pays et dans le monde.

— D'accord, mais pouvez-vous clarifier ce qu'implique une telle codification ? Soyez clair s'il vous plaît, l'heure est grave !

Le directeur de la Santé publique paraît contrarié devant une intervention aussi frontale, mais Violette Gagnon ne bronche pas.

— Eh bien, vous pourrez consulter l'ensemble des directives sur notre site internet, mais un code rouge de niveau maximum implique, entre autres, un couvre-feu à vingt heures, effectif dès maintenant, une interdiction formelle de circuler sans raison valable, et l'obligation d'alerter les moires là où le virus a frappé. Grâce à vos signalements, les moires passeront ensuite pour marquer d'un X à la peinture rouge la devanture des maisons et commerces où les... les... dégâts sont constatés, avant de disposer des... des personnes contaminées.

— Les moires ? sourcille la jeune journaliste.

L'homme se racle la gorge, agacé.

— Les moires sont un croisement entre des médecins, des infirmiers et des intervenants en soins spirituels. Les premières escouades viennent expressément d'être créées par le gouvernement et sont déployées sur le terrain en ce moment même, au Québec comme ailleurs dans le monde.

— Sauf votre respect, les morts s'accumulent, le milieu de la santé est débordé, déjà fragilisé par une pénurie de main-d'œuvre, et vous perdez votre temps à inventer un nouveau métier ? Avec une dimension religieuse ? Votre gouvernement est pourtant obsédé par la séparation de l'Église et de l'État.

Le directeur de la Santé publique ne se laisse pas décontenancer. Il s'attendait bien sûr à recevoir un barrage de questions de la part des médias. Il se console à l'idée de se frotter à une seule journaliste — certes effrontée — avec son caméraman, un homme affable qui semble couvrir l'épidémie avec la même nonchalance qu'un reportage sur le premier bébé de l'année. Jean Tortorici, qui cumule vingt-six ans d'expérience, l'a d'ailleurs vécu le 1^{er} janvier dernier, dans l'aile des naissances de la Cité de la Santé de Laval. On l'avait jumelé avec une blondasse pimpante trop maquillée qui s'émerveillait exagérément de tout, trop contente de passer à la télévision.

— Alors ? Racontez-nous en détail la naissance du beau Maël, né à minuit pile ! Bravo encore pour ça !

Le père avait coupé la mère.

— Merci ! Elle était prête à accoucher, et je lui ai dit d'attendre un peu en voyant qu'on avait des chances

de gagner le premier bébé de l'année. Trois mois de couches gratuites, c'est pas rien !

Violette Gagnon revient à la charge au sujet de ces étranges moires. Le directeur toise avec dédain cette fouine qui ose lui poser des questions pertinentes.

— À l'heure actuelle, nous jugeons utile de tenir compte d'une expertise religieuse, dans la mesure où cette nouvelle pandémie semble à première vue teintée d'une dimension disons... disons... manichéenne.

— Que voulez-vous dire ?

— À ce stade-ci, je dois peser mes mots et demeurer prudent, puisque aucune explication rationnelle n'a encore été arrêtée officiellement. À la Santé publique, on ne fonde rien sur les rumeurs.

Devant le ton sec du directeur Desnoyers, la journaliste ne renchérit pas. Le désarroi du DG de la Santé publique semble bien réel, les autorités se perdent en conjectures pour expliquer le mal.

— Tout ce que je peux dire, c'est que les prisons, les quartiers à risque et les milieux politique, médiatique et judiciaire constituent jusqu'ici les principales zones chaudes observées. Nous sommes conscients que c'est extrêmement préoccupant, mais les meilleurs experts du monde sont en ce moment même réunis à Genève, au siège social de l'Organisation mondiale de la santé. En attendant les nouvelles, suivez les consignes, soyez prudents, et que... que... Dieu vous bénisse, ajoute enfin le directeur, dans une envolée qui semble le surprendre lui-même.

Pour la toute première fois de sa carrière, Violette Gagnon ressent la peur en écoutant le directeur de

la Santé publique bafouiller une prière d'une voix hésitante.



Laurie éteint la télé sur le visage de cette jeune journaliste combative dès qu'elle entend sa fille de neuf ans dévaler l'escalier.

— Maman, je veux aller jouer avec Clara, mais on dirait qu'elle ne répond plus à mes messages !

— Elle a peut-être un tournoi de soccer en fin de semaine, ma puce, suggère la mère.

C'est un mensonge pieux qui, même si les rumeurs s'avèrent fondées, ne devrait pas lui valoir une visite de la Faucheuse. Mais comment l'affirmer hors de tout doute ? Disons que personne ne sait sur quel pied danser, pas même ce directeur de la Santé publique de Montréal, qui semble dépassé par les événements. Inquiétant. C'est un peu l'équivalent d'apercevoir par le hublot d'un avion le pilote en train de sauter en parachute, se dit Laurie, avant de proposer à sa fille une balade au parc.

— Mais juste un tour, je dois aller faire des courses avant le couvre-feu. Et j'attends des nouvelles de papa aussi.

La fillette, enchantée du plan, court au vestibule pour enfiler ses espadrilles. Elle n'a que de vagues souvenirs de cette histoire de couvre-feu, il y a quelques années. Romane débarquait à peine en maternelle,

mais ça demeure flou, sauf le fait d'avoir passé beaucoup de temps avec ses parents et son frère, une période dont elle s'ennuie parfois. Son papa lui manque, en voyage pour son travail depuis une semaine maintenant. C'est la première fois qu'elle ne le voit pas aussi longtemps depuis sa naissance. Il doit lui ramener une surprise au moins. Quant à Edmond, son frère, c'est un ado maintenant, donc il ne s'intéresse plus à elle, sinon pour l'embêter.

Edmond n'a pratiquement pas remarqué l'absence du père ni l'état du monde au-delà des frontières de sa chambre, où il passe ses journées enfermé devant son ordinateur. Depuis quelques mois, tous les membres de la famille ont reçu l'ordre de frapper avant d'entrer.

Laurie n'aime pas l'idée de devoir se soumettre aux volontés d'un enfant qui lui a infligé d'importantes déchirures vaginales en venant au monde, encore incapable de faire son lit de surcroît. Si au moins *monsieur* en profitait pour recevoir des amis de son âge, au lieu d'étancher cette soif d'indépendance devant un jeu aliénant qui monopolise cent pour cent de son intérêt.

— Mon amour, ta sœur et moi partons faire des commissions une couple d'heures, à tantôt.

L'ado grommelle quelque chose d'inaudible en guise de réponse au travers de la porte de son antre, se traduisant probablement par : « Rien à foutre, mais ramène-moi de la bouffe. »

L'attitude de l'ado rend pour Laurie encore pire l'absence de son chum, parti faire tourner des ballons sur son nez en Europe au pire moment qui soit.

Surtout dans le contexte où le monde entier cherche par tous les moyens à se replier vers les siens, pour se consoler et se serrer les coudes. Même si le film auquel a collaboré Adam a mordu la poussière, Laurie mériterait un Oscar pour avoir jusqu'ici caché son angoisse et même l'ensemble de la situation (ce qu'on en sait) à ses enfants, surtout à sa fille déjà angoissée de nature, pour la préserver des horreurs qui se déroulent présentement.

Romane est pure, donc hors de danger. Edmond, treize ans, comprend ce qui se passe par le truchement de TikTok. Comme son algorithme truffé de bombardements à Gaza, de mâles alpha, de conspirationnistes et de *tradwives* siliconées est déjà connecté sur l'Armageddon, rien ne l'empêche de dormir.

En sortant de la maison, Laurie et Romane aperçoivent une silhouette étrange, un pinceau en main, devant la porte de la maison des Veilleux, où habite Clara, la meilleure amie de Romane.

— Ils doivent repeindre la porte, suggère Laurie, sans conviction, néanmoins soulagée de voir que la petite gobe cette théorie.

Ce qui retient son attention, c'est le masque allongé aux airs d'oiseau avec un long bec descendant en bas du cou, les lunettes épaisses de style aviateur et le capuchon recouvrant la tête de l'étrange personnage en train de marquer la porte d'un X rouge.

Laurie retient un cri, se ressaisissant aussitôt. Cette chose étrange repère le duo, le fixe de longues secondes, puis s'approche.

— N’ayez pas peur, nous sommes des moires, l’escouade formée d’urgence par le gouvernement pour faire face à cette pandémie incontrôlable.

Les moires sont calqués sur le modèle des médecins de la peste. L’homme explique d’une voix presque enjouée que leurs masques sont remplis de thériaque, un contrepoison composé d’une cinquantaine d’herbes médicinales, de cannelle, de miel et de myrrhe, une recette éprouvée au Moyen Âge.

— En attendant d’en savoir davantage, nous préférons mettre les chances de notre côté, justifie l’homme masqué, qui a visiblement répété son laïus plusieurs fois.

Malgré l’effroi qu’il suscite, le moire se montre bienveillant, surtout envers Romane, pétrifiée et en larmes comme un nourrisson sur les genoux du père Noël pour la première fois.

En voyant à la dérobée la mère lui faire une sorte de signe de tête entendu, la créature au masque allongé comprend le message.

— N’aie pas peur, ma belle, c’est seulement un déguisement. Il y a les médecins ordinaires et ceux qui adorent se costumer. Devine je suis dans quel camp ?

— Ceux qui aiment se costumer, marmonne Romane, en reniflant.

— Exactement ! Tu es une petite fille bien perspicace. Bon, je dois te laisser, j’ai beaucoup de gens à aller guérir, ment-il, avant de retourner vers la maison des Veilleux en trempant le pinceau qu’il tient dans la main dans un pot de peinture rouge et d’inscrire un gros X sur la porte.

— Mais pour...

Pour éviter d'expliquer à Romane pourquoi quelqu'un barbouille la maison de sa meilleure amie, Laurie lui coupe la parole et l'entraîne vers la voiture, en remerciant d'un signe de tête le médecin, qui lui renvoie la politesse.

— Bon, allez, on a des activités de prévues, nous!

La silhouette au pot de peinture attend que la voiture tourne au coin avant d'ouvrir la porte et de heler à l'intérieur de la maison.

— OK, c'est bon!

Quelques secondes plus tard, deux autres personnages aux masques d'oiseau sortent de la maison en transportant deux civières dans un camion-cube noir déjà bien rempli. Derrière ce cortège funèbre, une fillette avance lentement, le visage livide, en serrant contre elle un chien en peluche.

Un kilomètre plus loin, Laurie gare sa voiture dans le stationnement du supermarché. Son regard croise dans le rétroviseur celui de Romane, incapable de dissimuler la peur qui lui serre toujours l'estomac. La gamine n'a gobé qu'à moitié cette histoire de médecin déguisé. Elle n'est pas idiote non plus et a bien vu ces X rouges sur la porte de plusieurs bâtiments durant le trajet. Sa mère décide de ne rien ajouter, se contentant de chuchoter pour elle-même en sortant du véhicule :

— Adam, t'es où, ostie ?!



L'histoire débute alors qu'une épidémie semble sur le point de passer au stade pandémique. C'est assurément devenu un problème bien tangible pour Adam, un ressortissant canadien coincé à Berlin, pris de vertige à l'idée de ne pas pouvoir rejoindre les siens pour – qui sait – attendre la fin du monde. Devant l'imminence de la mort, le dernier luxe n'est-il pas de vivre ça avec ses proches ?

Aucune théorie n'est encore officiellement arrêtée sur les causes de cette nouvelle épidémie. Mais une rumeur circule : le virus frapperait de manière manichéenne. En clair, les bons survivent et les méchants meurent.



Diplômé en littérature, Hugo Meunier roule sa bosse dans le paysage médiatique depuis vingt-cinq ans. Il est actuellement rédacteur en chef pour URBANIA. *Les méchants meurent toujours à la fin* est son cinquième roman publié chez Stanké.

